

L'impérialisme et l'Afrique du Nord : le modèle romain

Marcel BENABOU (Université Paris VII)

Mon intervention présentera au moins deux singularités : d'une part, elle est la seule qui traite ici d'histoire ancienne ; d'autre part, son sujet semble ne se rattacher que partiellement aux préoccupations générales des présents. Certes, elle ouvre une séance consacrée à « la projection sur l'Afrique de modèles extra-africains ». Mais il est difficile de ranger le « modèle » dont je veux parler parmi les modèles extra-africains. Il va s'agir au contraire de montrer comment l'histoire de l'Afrique romaine a été constituée, par l'historiographie européenne du XIX^e et du XX^e siècle, pour servir de référent, de modèle, à l'entreprise coloniale de l'époque moderne. Ainsi, si « modèle romain » il y a, c'est un singulier modèle, puisqu'il est étroitement contemporain de l'entreprise à laquelle il est censé servir de caution et qu'en outre, loin de pouvoir être projeté comme schéma explicatif, il est lui-même le fruit d'une projection rétrospective.

13

Pourquoi une histoire de l'Afrique romaine ?

Chacun sait que l'entreprise coloniale française en Afrique du Nord a très tôt et très vite senti la nécessité de s'appuyer sur une « science » et une idéologie conformes à ses desseins : « Après la prise de possession par l'épée et la charrue doit venir la prise de possession par la parole et par la plume », écrit Augustin Bernard (préface à la deuxième édition de *Souvenirs et visions d'Afrique*, 1914). Cette « prise de possession par la parole et par la plume » – c'est-à-dire cette confiscation, au bénéfice du conquérant, des moyens du langage et de l'écriture – on va la voir à l'œuvre dans tous les champs de l'activité intellectuelle, et donc bien entendu dans ce champ

privilegié qu'est l'histoire ¹. Car l'histoire, dit S. Gsell « n'est pas, en Afrique, la plus inutile des sciences » ...

L'appel à l'histoire sert à répondre à deux demandes de la société coloniale : la quête de légitimité, la quête d'efficacité.

Légitimité : le premier souci de celui qui veut établir la légitimité de sa domination est de contester la légitimité antérieure. Il suffira donc de montrer que, dans une Afrique vouée par nature à une domination étrangère, la légitimité arabe n'est que le résultat d'une conquête parmi d'autres ². Il est facile ensuite de remonter, comme à une source, à la période où l'Afrique du Nord faisait *déjà* partie d'un monde où règne la civilisation européenne, c'est-à-dire à l'époque romaine. « Entre Carthage et l'Islam, Rome a montré ce que pouvait être un Maghreb tourné vers l'Europe et s'assimilant à elle. Nous ne tentons pas autre chose depuis plus d'un siècle » écrit L. Balout (*Préhistoire de l'Afrique du Nord*).

Efficacité : une fois établie la filiation directe entre la conquête romaine et la conquête moderne, une fois marqué le parallélisme des deux entreprises, on est naturellement amené à faire appel, pour orienter le présent, aux leçons du passé. L'obsession analogique peut alors se donner libre cours et l'on cherchera à lier, avec optimisme ou angoisse selon les périodes, le destin de l'Afrique française au destin de l'Afrique romaine. Le postulat de la continuité coloniale va même permettre de lire ces deux destins à la lumière l'un de l'autre ³. Dispositif militaire, organisation administrative, structures économiques, tout le réel africain va se trouver pris dans cette lecture superposée ⁴.

¹ Deux étapes dans l'histoire de cette « prise de possession » : la première est celle où la charge de la science coloniale nouvelle est entre les mains de militaires, d'érudits ou d'universitaires métropolitains ; la création en 1909 d'une université à Alger marque le début de la deuxième étape.

² C'est le thème de l'éternel conquis qui s'élabore alors, avec son cortège de justifications géographiques, sociologiques ou raciales. Pour une dénonciation vigoureuse de ce thème et de ses prétendues justifications, voir M.-C. Sahli, *Décoloniser l'histoire. Introduction à l'histoire du Maghreb*, Paris, Maspéro, 1965.

³ On trouvera quelques exemples de cette démarche dans L. Homo, *Expériences africaines d'autrefois et d'aujourd'hui*, Paris, Vuibert, 1914. J'ai eu l'occasion d'évoquer cette obsession analogique dans *La Résistance africaine à la romanisation*, Paris, Maspéro, 1976, p. 10-12.

⁴ G. Boissière, *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaine dans le nord de l'Afrique*, Paris, Hachette, 1878 : « Il ne serait pas inopportun sans doute de revoir ces Romains que nous nous proposons volontiers pour modèles [...] en face de ces graves questions de politique coloniale, de ces difficiles problèmes de rapprochement des races, d'assimilation progressive, de réconciliation des vaincus [...]. Il serait bien intéressant d'éclairer ainsi et d'animer le passé des lumières et des impressions du présent, surtout de rassurer le présent et d'encourager l'avenir par les souvenirs du passé. » (p. 10-11)

Ainsi va se constituer, pour l'Afrique romaine, une véritable histoire fonctionnelle, pourvoyeuse de légitimité et maîtresse d'efficacité. Mais au prix de quelles distorsions, tant dans le choix des objets étudiés que dans celui des concepts utilisés et des hypothèses retenues pour rendre compte des faits observés ! Le « modèle romain » est précisément le fruit de ces distorsions, qui ne sont évidemment pas de hasard.

Le recours même au modèle n'est pas sans signification : il peut être un moyen de nier l'histoire. La répétition peut en effet n'être qu'un moyen pour abolir le temps, pour évacuer l'évolution. Elle permet de laisser entendre que ce qui se passe aujourd'hui n'est que l'illustration, l'actualisation d'un déjà donné.

L'on insistera donc, par exemple, sur ce qu'on appelle la permanence berbère qui devient peu à peu l'un des thèmes obligés de l'historiographie et de l'ethnographie coloniales. Elle permet commodément, ainsi qu'on le verra, de faire l'économie d'une étude sérieuse des formes d'organisation sociale des Africains avant et pendant la conquête romaine ; elle permet aussi d'éviter de s'interroger sur la nature des tribus berbères ou sur les développements internes de la religion dite libyque. S. Gsell lui-même n'hésite pas à donner, aux tomes V et VI de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, un tableau des « royaumes indigènes » dont la plupart des traits sont puisés dans l'observation de réalités postérieures de plusieurs siècles à l'époque romaine. Mieux encore, on va jusqu'à faire appel à l'archéologie préhistorique pour tenter de démontrer la permanence de certains traits : on voit naître et se développer, dans l'opposition tranchée qui est faite entre Capsien, exogène et riche d'une part, Ibéro-Maurusien, indigène et pauvre d'autre part, un premier modèle de société coloniale...

Mais c'est surtout au niveau des interprétations de certains faits et plus généralement au niveau des orientations de la recherche, que la référence à un modèle est génératrice d'erreurs ; nous allons le constater grâce à quelques exemples.

Les illusions sur la romanisation

La romanisation de l'Afrique est le plus souvent conçue et présentée comme le résultat d'un développement linéaire, continu et cumulatif. On ne s'interrogera donc pas, par définition, sur ses éventuels reculs, sur ses probables ratés. L'évolution est présentée comme sans faille, même si l'on doit recon-

naître ensuite le naufrage de l'entreprise. Mais on voit bien qu'il ne s'agit là que d'une projection arbitraire, dans le cadre de l'Afrique antique, de l'idée de progrès, familière à la société européenne du XIX^e siècle. Idée qui n'est elle-même, comme l'on sait, que le reflet d'une croyance complaisamment entretenue par la bourgeoisie européenne dans sa phase ascendante⁵. Or il m'a semblé au contraire que, tant au plan militaire qu'au plan culturel, ce que l'on appelle la romanisation s'est fait selon un rythme brisé, avec des flux et reflux que j'ai essayé de dégager. C'est même peut-être ce rythme spécifique, issu de la rencontre d'une romanisation aux lenteurs calculées et d'une résistance multiforme et sélective, qui donne à l'histoire de l'Afrique romaine son tracé original⁶.

Par ailleurs, la romanisation est constamment perçue comme un progrès – analogue au progrès que constitue la conquête française – par rapport à une situation antérieure de stagnation⁷. Ce qui a détourné la réflexion savante d'une véritable interrogation sur ce point. Or on peut tout au moins faire des hypothèses sur ce qu'a détruit la romanisation. Y. Lacoste en donne un exemple à propos de phénomènes de mobilisation collective : « Il est possible que les conditions d'une mobilisation de la main-d'œuvre pour la réalisation de grands ouvrages aient été en partie réunies avant la colonisation romaine (cf. Medracen, Tombeau de la chrétienne) ... écrit-il dans *Ibn Khaldoun* (p. 38). La domination romaine, détruisant la puissance des rois berbères et introduisant le mode de production esclavagiste, a peut-être provoqué la disparition de ces formes de mobilisation collective qui commençaient à se développer. »

Bien d'autres questions pourraient être posées dans cette perspective, et permettraient d'élaborer une autre image de la société africaine. Il suffirait que les critères retenus pour juger du développement de cette société ne soient pas systématiquement les critères coloniaux promus au rang de valeurs universelles. On pourrait utilement rappeler ici une observation de Claude Lévi-Strauss :

⁵ Cet évolutionnisme social, qui veut que toute société en cours de « civilisation » passe obligatoirement par une série ascendante de stades successifs, est analysée et critiquée dans R. Preiswerk et D. Perrot, *Ethnocentrisme et histoire. L'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux*, Paris, Anthropos, 1975, p. 123-147.

⁶ À propos des difficultés que l'on éprouve à réduire l'histoire africaine à un schéma linéaire, je me permets de renvoyer à *La Résistance africaine*, p. 579-587.

⁷ L'idée que l'entrée des peuples non européens dans l'orbite européenne est le résultat normal d'une évolution favorable, est aussi l'un des fondements de l'histoire ethnocentrique : cf. R. Preiswerk et D. Perrot, *Ethnocentrisme et histoire*, p. 177-183.

L'impérialisme et l'Afrique du Nord : le modèle romain

Chaque fois que nous sommes portés à qualifier une culture humaine d'inerte ou de stationnaire, nous devons nous demander si cet immobilisme apparent ne résulte pas de l'ignorance où nous sommes de ses intérêts véritables, conscients ou inconscients⁸.

⁸ C. Lévi-Strauss, *Races et Histoires*, Paris, Plon, 1955, p. 260.